

ANNE MESDON

JEU D'OMBRES
À BRUGES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-214-3

Dépôt légal : juillet 2022

*Ce livre a bénéficié de la collaboration
de Jean-Joël BRÉGEON*

Dans le hall de la gare le vent s'engouffre, fait trembler les panneaux masquant les travaux. Peu de monde, une vraie désolation, Mathilde ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec sa vie. Un petit matin glauque. Elle n'aime pas les journées qui débutent dans le froid, l'inconfort. À ses pieds, la valise, seule chose concrète dans son quotidien à cet instant.

Elle s'appuie contre la paroi vitrée du sas des « Départ ». Une légère buée trouble la vue. L'envie subite de tracer un dessin d'enfant, du bout du doigt, lui vient. Elle s'abstient. Elle redoute le contact désagréable avec le carreau humide. Elle ne peut retenir une expression amère en pensant : « Dessiner une maison ? Où ? Pour qui ? Une famille ? Laquelle, la mienne ? J'ai personne ! » À la rigueur, je peux tracer une petite bonne femme seule, voilà, ça, c'est moi.

Mathilde se secoue et s'écarte de la vitre. Elle relève la tête et consulte l'affichage, son train n'est pas encore annoncé. Il faut absolument qu'elle s'occupe pour s'arracher à ses sombres pensées. Elle a tranché, pris sa décision. Dans son sac, le billet pour Bruges est bien rangé. Rien de nouveau depuis des semaines, elle est justement là, sur le départ, pour essayer de donner du sens à son avenir. Alors, pas question de tout saborder au dernier moment. Elle va assumer sa quête jusqu'au bout.

Quand on arrive trop tôt dans une gare, le temps s'écoule lentement. Pour faire diversion, elle se dirige vers le kiosque à journaux. Il est ouvert et exerce un véritable attrait sur les rares « pékins » qui traînent comme elle et veulent tromper leur attente.

Mathilde se fige. Elle met un moment avant de comprendre la manchette de Gala, des photos, en grand, en couleur,

comme une accroche, avec le sourire de son amie dont le nom est écrit en caractères gras sous le titre racoleur :

« Daphné Leroy a disparu.

L'écrivaine tant aimée par ses milliers de lectrices, de lecteurs, est donnée sans nouvelles. Son compagnon, son éditeur font appel à tout son public pour aider à la retrouver. Nous vous relatons ci-dessous les circonstances qui ont contribué à alimenter l'inquiétude de ses proches. Voici un numéro à appeler pour signaler toutes informations pouvant permettre de la localiser et de rassurer les siens. »

Mathilde s'appuie contre un pilier du kiosque, se penche pour s'emparer du magazine. L'éclairage tombe dru sur la feuille. Elle ne peut détacher son regard des mots. Ils s'impriment dans son cerveau. La vie joue parfois de mauvais tours.

Une grande colère monte en elle. Toute cette souffrance, c'est vraiment trop injuste. Son passé lui colle à la peau. Au moment même où elle décide de prendre son destin en main, de se réparer d'un divorce douloureux, elle est emportée par l'inconséquence de sa génitrice. Là encore, elle accepte de faire face, de se rendre à Bruges pour découvrir qui est cette demi-sœur handicapée dont elle vient juste d'apprendre l'existence. Et la voilà rattrapée par une publication qui la bouleverse.

La vie de Daphné Leroy, son amie d'enfance, la seule, s'étale, un gros titre, une double page, des mots, des images qui crucifient Mathilde. Quand elles avaient une dizaine d'années, elles étaient fusionnelles, ce que ressentait l'une, l'autre l'éprouvait. Il suffisait d'une poussée de fièvre pour donner des boutons à l'une et faire tousser l'autre. Elles étaient comme deux sœurs, s'étaient choisies avec l'exigence de l'enfance, l'intransigeance des amitiés sectaires et l'impérieux besoin de compenser un manque, une inquiétude sans nom. La complicité est née, s'est nourrie de la fantaisie de l'une, de l'imagination de l'autre. Le monde pouvait continuer à tourner, elles avaient leur refuge, dont elles seules possédaient les clés.

Sur le coup, à vif dans l'émotion, elle est sur le point de quitter la gare. De tout son corps s'élève une protestation viscérale, non, elle ne va pas renoncer. Ce n'est pas digne d'elle. Mathilde paye un exemplaire attrapé à la va-vite. Son train est

annoncé quai n° 1, elle traverse le long couloir qui l'y conduit. Une idée lui taraude l'esprit : son existence, en ce moment, est aussi désolante que l'atmosphère qui hante ce couloir...

Mathilde s'enfonce dans la somnolence. Le balancement régulier du train, la chaleur confortable à laquelle s'ajoutent la fatigue d'un réveil précipité et les préparatifs du départ, autant de conditions favorables. Elle se laisse couler sur le siège. Elle utilise sa parka comme oreiller.

Elle ferme les yeux et glisse dans le sommeil. Juste l'impression d'être happée par une spirale sans fin. Son corps se relâche. Ses pensées s'effilochent. Elle essaye de retenir une idée, un point important qui la turlupine. Toujours cette angoisse, cette trouille d'être, d'avancer... C'est ça l'idée, elle a déjà 56 ans. Les années ont filé. Toujours seule... abandonnée.

Abandonnée... elle tressaute, essaye de chasser le malaise. Elle veut repousser l'inconfort causé par cette pensée. C'est pour cette raison qu'elle est dans ce train. Les mêmes ruminations l'assaillent. À sa naissance, délaissée, sacrifiée et la vie qui se constitue sur cet état de fait, sa vie. De ce reniement – là, elle n'a pas particulièrement souffert. Elle a eu des bras pour s'y réfugier. Elle s'est sentie protégée. Ses parents adoptifs l'ont choisie, voulue, aimée. Des années d'un parcours ordinaire, banal même mais qui relève de l'exploit pour une enfant adoptée... jusqu'à oublier qu'à la naissance elle a été rejetée. Et puis, brutalement, une autre rupture, sa vie de couple brisée.

Une image s'impose : son appartement déserté, glacé et une enveloppe posée sur la cheminée. Inutile alors de faire la chasse aux souvenirs. Rien ! La penderie est vide, plus de costumes. La commode aussi, juste une paire de chaussettes oubliée. Rien non plus dans le bureau. L'album photo a lui aussi été allégé des preuves à charge d'une vie commune. Pour solde de tout compte, quelques mots d'une belle écriture fine, à peine

appuyée, juste posée. Une évidence, il est temps de « refermer le livre », de mettre un point final à l'histoire. Les détails matériels seront réglés par un notaire ami de ce sentimental personnage. De quoi Mathilde pourrait-elle se plaindre ? Il a la délicatesse de la quitter pour faire de l'humanitaire, à l'autre bout du monde. Il a l'élégance de lui laisser une belle maison, des meubles de belle facture. Rien de mesquin, de petit, une telle noblesse d'âme ne peut que servir de bouclier à d'éventuelles récriminations.

Mathilde en est persuadée : sa rupture, il l'a vécue avec bonne conscience. Il s'est dit comme il aimait tant à l'affirmer en société :

— Sur Mathilde, tout glisse, elle a une faculté peu commune à s'abstraire de toute souffrance, à élever des barrières de protection.

Facile à décréter, facile de dévoyer sa réserve en société, sa difficulté à s'aboucher avec tout le monde.

Quatre ans ont passé. Elle est restée seule à se recroqueviller, à se ratatiner avec ses souvenirs de complicité, de simulacre de bonheur. Tout ce qu'elle appelait « partage » : les voyages, les concerts, les petits repas « aux chandelles », les soirées amicales, toute cette vie commune durant treize ans et qu'elle n'a pas vue se pourrir de l'intérieur. « Partage », ce mot passe-partout des « pys », des magazines, qu'elle ne supporte pas. Au fil du temps, sans doute un peu moins d'échanges, ils n'ont jamais composé un couple bavard, un peu moins d'activités communes mais leurs corps savaient encore se donner du plaisir.

Mathilde se revoit dans le salon, l'enveloppe tombée à ses pieds et la lettre dans sa main tremblante. Ce soir – là, elle a pour de bon éprouvé la notion d'abandon avec la multitude de sentiments violents qui l'accompagne. Toute pâle, au bord de la nausée, elle s'est sentie niée, effacée de la surface de la Terre, n'existant plus pour quiconque, n'étant plus elle-même une personne amène. À ce moment-là, elle a compris qu'elle avait déjà été reniée, et ressenti toute la cruauté de sa situation. Sa mère adoptive n'était plus là pour la prendre dans ses bras, la consoler et celle qui lui avait donné la vie n'avait pas voulu d'elle. Qui était-elle pour être jugée si peu aimable, de quelle

tache était-elle marquée pour être ainsi rejetée ? Un profond abattement suivi d'une longue période de dépression...

Pendant de longs mois, Mathilde s'est perdue. Comment exister sans le regard de l'autre, d'un autre. Au tout début, elle n'avait rien pour fixer son « mal-être ». Son combat se bornait à sa capacité à aller au travail, à faire automatiquement ce que l'on attendait d'elle. Mais à l'intérieur, elle était vide. Autour d'elle quelques amies navrées, des mots de réconfort certes chaleureux mais un peu mièvres qui sont allés en s'épuisant.

Enfin, une main tendue, un médecin attentif et une volonté farouche de se reconstituer, de s'aimer plus que tout pour compenser les absences, les carences. Mathilde a réappris à vivre, à respirer profondément, à se donner du confort. Quelques sorties pour se distraire mais elle comprend vite que son bien-être est ailleurs. Elle se reconstruit en se ménageant une multitude de petits bonheurs. Elle accepte à nouveau d'ouvrir les yeux. Elle est à l'abri des problèmes financiers. Un métier qu'elle aime, c'est une bonne base pour un nouvel avenir.

L'évidence s'impose. Sur l'histoire de sa venue au monde, elle referme la porte. Elle comprend que c'est plus le souvenir de la perte de ses parents adoptifs qui lui cause une souffrance que l'abandon d'une inconnue qui l'a rejetée. Elle doit faire table rase de son mariage, accepter son échec sans chercher à tout maîtriser. Mathilde vend la maison, demande sa mutation en province et ne conserve aucun objet lié à son ancienne vie commune. Sa transformation se concrétise tout particulièrement dans son aspect physique. Elle renonce aux vêtements réputés chics et de bonne façon, adieu tailleurs dits « Chanel », robe fourreau noire, jupe droite et hauts talons. Adieu aussi aux perles de belle origine, bijoux onéreux mais dépourvus de signification. Mathilde ce jour-là décide de ne plus jamais porter de noir, de rouge, les couleurs préférées de son mari. Désormais, elle ne veut plus supporter la moindre contrainte dans ses tenues. Son seul désir, sa vraie démarche, consistent aujourd'hui en une envie de douceur, de confort.

Dans sa veille cotonneuse, Mathilde est consciente qu'elle a encore du mal à tirer un trait sur son passé, à se libérer complètement de ses ruminations. Il faut dire qu'elle a des circonstances atténuantes. La raison même de sa présence dans ce

train en est la preuve. Pour son médecin, l'acharnement des faits et l'entêtement des événements constituent autant d'embûches à sa reconstruction. Pourtant, Mathilde est lucide, elle se perçoit moins fragile et plus distanciée face aux turbulences qui viennent bousculer sa nouvelle vie.

Contre sa joue, elle sent le velouté de sa parka lui caresser la peau. La capuche l'enserme juste ce qu'il faut et cette douceur représente tout ce à quoi Mathilde attache de l'importance aujourd'hui. Elle ne porte plus que des couleurs claires, du beige, du gris pâle, du blanc cassé. Elle choisit aussi les étoffes avec soin, avec pour seule exigence, le confort, le moelleux d'un tissu. Mais, c'est en retrouvant le naturel de ses cheveux qu'elle a ressenti la plus grande jubilation. Plus de boucles travaillées, plus de brun foncé, mais un respect de la nature, des cheveux balayés mêlant le blond et le blanc, une coupe soignée respectant le carré qui sied le mieux à son visage. Toute une évolution liée à l'écoute de ses envies, de son identité.

Le passage du contrôleur l'arrache à ses pensées. Elle fouille sa poche, trouve le billet. Un sourire, une parole aimable, il ne lui en faut pas plus, elle retourne à sa méditation. Dans une heure elle sera à Bruges. Elle s'attarde un instant sur l'idée que c'est bien une des rares destinations réputées où elle n'a pas séjourné avec son mari. C'est simple, si elle était venue avec lui, elle ne serait pas en ce moment dans ce train. Elle fuit avec obstination toute source de souvenirs.

Elle fixe sa pensée sur une idée importante. C'est à une autre lettre, une autre enveloppe ouverte sans appréhension, qu'elle se doit d'effectuer ce voyage, d'avoir décidé sur une impulsion cette échappée. Elle se revoit, les mots défilant sous ses yeux sans qu'elle arrive à comprendre le sens des phrases qu'ils composent. Un notaire, encore un, qui lui fixe un rendez-vous pour la liquidation de la succession de Madame Jeanne Bouvet, décédée en ce début d'année 2011. Elle doit se présenter à l'étude munie de toutes les pièces attestant de son identité le samedi 9 janvier, à 10 heures. Elle a beau creuser sa mémoire, elle ne trouve aucune explication logique à ce courrier.

Qui était cette Jeanne Bouvet ? Elle ne voit pas. L'étude a pignon sur rue dans un beau quartier de Paris.